

miraculeuse. Du coup, Valois et Nouvel Age deviennent les farouches ennemis du compromis. Le 1^{er} octobre, Rodrigues -- l'homme « de gauche » pourtant, à Nouvel Age -- pleure sa guerre manquée et exhorte Daladier à l'attaque : « **Voici à nouveau l'occasion dontée aux nations dites démocratiques (textuel !) pour en finir avec le fascisme. L'agression odieuse de l'Allemagne hitlérienne a dévoilé les yeux des plus aveugles... Alors, que signifie la recherche d'un compromis ?** » A Berlin ! A Berlin ! Et de pourfendre les Munichois et autres « **pseudopacifistes devenus les fourriers de l'hitlérisme** », comme dit Valois de Emery -- avec une ardeur qui ne le cède en rien aux Péri et autres Kérillis.

Bien malin qui saurait distinguer leur langage de celui de ces Messieurs. Écoutons par exemple Rodrigues adjurer les parlementaires sur la question d'Espagne : « **Militairement, elle (la France) peut être attaquée sur trois fronts. Maritiment, elle risque d'être coupée de ses colonies sud-africaines (sic). Tout cela, vous le savez, vous le réprouvez. Que faites-vous contre les auteurs responsables d'une telle catastrophe ?... Vous admettez que les démocraties refusent le secours qui leur est offert contre les dictatures** » (N.A., 7 février 1939). Rien n'y manque comme on voit. Le tour d'escamotage s'est opéré en trois temps :

Premier temps : Contre la guerre, ni pétrole, ni mazout !

Deuxième temps : La guerre la plus sûre est la guerre économique avec le pétrole et le mazout.

Troisième temps : En avant pour la guerre, aux côtés de « nos » démocraties du pétrole et du mazout !

Qu'en pensent les bons camarades qui traitaient les léninistes de « sectaires » et de « bellicistes » pour leur opposition à ce charlatanisme « pacifiste » ?

LA PAIX AVEC UNE CARTE ET DES CISEAUX

OU LE CHARLATAN BERGERY

Non moins significative l'évolution de cet autre apôtre de la Paix qu'était le citoyen Bergery. Sans doute Bergery n'avait jamais caché, à l'avance, qu'en cas de guerre il se mettrait délibérément aux côtés de l'impérialisme français -- dont il votait, comme tout le monde, les crédits militaires et auquel la Flèche prodigue les conseils techniques. Mais quel pacifiste enragé c'était, tout de même ! Pour éviter jusqu'au plus petit risque de guerre, il était prêt à proposer à l'impérialisme français de faire toutes les concessions -- toutes les concessions compatibles avec « l'honneur national », s'entend. C'est-à-dire qu'il était prêt à céder à Hitler la Tchécoslovaquie, les ouvriers d'Espagne et même une partie des nègres des colonies jadis allemandes.

C'est dans cet esprit qu'il se rangea délibérément, en septembre, aux côtés des « Munichois » -- c'est-à-dire des impérialistes français partisans du pacte à quatre. En même temps, la « Flèche » orchestrait la naissance pompeuse d'un plan de paix génial. Un plan de paix ! Enfin ! On était sauvé.

Le plan de Bergery était un peu plus compliqué, il est vrai, que celui de Valois : « **Je donne les Sudètes à l'Allemagne**, disait-il en substance, ce qui était du reste une façon de parler. **J'y ajoute, pendant que j'y suis, le couloir de Dantzig. Les Polonais protestant, on les console avec la Lithuanie ; les Lithuanais protestant, on les calme en faisant de la Pologne une nouvelle Suisse fédérative. Il ne reste plus également qu'à transformer la Tchécoslovaquie également en république fédérative et à convoquer une conférence économique** ». Chacun sait que les conférences de ce genre sont précisément ce qui nous manquait. Dès lors la paix est assurée.

Un plan génial. Bergery l'aurait sûrement complété s'il avait su qu'il existait aussi un problème Ukrainien, un problème Slovaque, un problème de l'irrégentisme hongrois, de l'irrégentisme italien, de la Croatie, de l'Irlande, des Balkans, de l'Adriatique ; du canal de Suez, de la Palestine, de l'Irak, de la Chine, du Pacifique, de l'Amérique du Sud ; s'il avait su que chaque coin de terre constitue un problème particulier, sans compter quelques problèmes accessoires comme l'hégémonie mondiale et l'agonie gigantesque de l'impérialisme. Pour régler tout cela, il suffisait à Bergery d'un planisphère, d'une paire de ciseaux et d'un peu d'imagination. Avec une bonne petite armée quand même, comme surcroît de précaution.

A la réflexion, du reste, c'est surtout sur cette armée que Bergery s'est résolu à compter. Il faut bien payer la note de Munich. Non seulement en sacrifiant les ouvriers d'Espagne et de France, mais aussi en acceptant le repli sur **notre** empire, pour écouler les marchandises de **nos** industriels. Et voilà « La Flèche » qui entonne avec Daladier l'hymne à l'Empire : « **Défendons les routes impériales ! Pas un pouce des possessions françaises ! Veillons au salut de l'empire !** »

Ah ! Mussolini en veut, des colonies ? Rien à faire ! Il n'est du reste pas assez fort pour les prendre seul. Il faut répondre à sa mobilisation partielle par une mobilisation identique. Bien plus : Il faut occuper militairement Minorque (alors républicain) jusqu'à ce que les Italiens se retirent de Majorque. Cette fois, Bergery ne craint plus la guerre. C'est qu'il s'agit maintenant de Djibouti, des actions du canal de Suez et de l'empire colonial.

Dès lors il est prêt -- comme il l'exposait le 25 janvier aux frontistes de Mantes -- même à utiliser les ouvriers espagnols. Pas dans leurs pays, bien sûr et moins encore en France : ce serait trop dangereux. Mais en Tunisie et près de Djibouti. Il est prêt à proposer qu'on les y installe, mettant à profit leur haine